

dans la tête ; le malheureux le crierait jusque sur les toits, et tout Amiens le sachant, dame police ne demanderait, un beau jour, si ces cent mille francs ne sont tombés du ciel. En vérité, je serais dans un joli pétrin !... Non, cent fois, mille fois non ! Jacques n'aura rien ; les événements d'ailleurs sont si changeants, et les fortunes si mobiles, qu'on ne saurait jamais avoir trop d'argent à soi. Qu'il agisse, au surplus, comme bon lui semblera : j'ai les écus, je reste donc le maître."

Huit jours ne s'étaient pas écoulés que les deux frères se rencontrèrent à la gare de Saint-Roch.

—Tiens, dit Jacques, en faisant deux pas vers le cadet de la famille, par quel hasard je te trouve ici ; tu attends l'arrivée du train de Rouen ?

—Non, ma foi, répondit Pierre Matrain, je viens demander si un wagon de fer est arrivé en gare.

—Moi, j'attends la nièce de ma femme ; elle quitte Evreux pour passer une semaine avec nous.

—Très bien.

—Te verra-t-on ces jours-ci ?

—Peut-être.

—Si je ne craignais pas un refus de ta part je t'inviterais, ainsi que Mme Pierre Matrain, à venir dîner avec nous, jeudi soir.

—J'accepte, répartit vivement le serrurier ; quelle est ton heure ?

—Six heures.

—C'est convenu.

Après avoir échangé une poignée de main, les deux frères partirent chacun de leur côté.

—Allons, cela va mieux que je ne l'espérais, se dit à part soi Jacques Matrain en riant sous cape, Pierre ne songe guère à se fâcher ; il ne saurait être au contraire, d'une plus grande gentillesse.

—Ah ! maître Jacques, répétait le serrurier dans son for intérieur, je savais bien que je te ferais coucher les ponces, Eh ! oui, j'irai à ton dîner de famille, à ton festin de quinzisième catégorie, puisque tu m'en pries, puisque tu as besoin de ma présence pour relever le menu que tu peux offrir ; j'en serai quitte pour te rendre ce dîner, chez moi, quelques jours après ; la bonne parente sera juge de ce tournoi culinaire.

Le jeudi soir, Pierre Matrain et Herminie furent exacts au rendez-vous. Endimanchés comme dans un jour de grande fête, ils tenaient à faire sensation.

Chez un brocanteur, les présentations sont vite faites entre invités. La nièce de Mme Jacques Matrain, jeune et jolie, fut la véritable reine du dîner. Pendant l'agape fraternelle, tout le monde fit preuve d'une gaieté charmante et chacun rivalisa d'entrain pour la plus grande satisfaction de tous.

Jacques Matrain fit une remarque toute intime et qu'il se garda bien de laisser deviner à ses convives : c'est que, depuis qu'il était riche, son frère buvait copieusement, sans réticence, sans gêne aucune et que, plus le vin agissait en lui, plus il devenait loquace. Au dessert, on eût dit un moulin à paroles ; il causait de tout, savait tout, jugeait tout ; Pie de la Mirandolle ne lui venait pas à la cheville.

"C'est bon à savoir, pensa le brocanteur, il me sera facile, une occasion étant donnée, d'en tirer profit."

Le repas s'acheva fort joyeusement ; il fut convenu que le lundi suivant, Jacques, sa femme et sa nièce, viendraient à leur tour festoyer chez le serrurier ; on se quitta dans les meilleurs termes.

Le lundi, Pierre Matrain reçut ses invités, le festin plus somptueux que celui du jeudi, ne fut ni moins gai, ni moins animé, Pierre Matrain de fort bonne humeur, voulant que ses convives emportassent une excellente opinion de ses vins, en déboucha force bouteilles. Comme au dîner précédent, Jacques put constater que son frère se laissait aller à son penchant favori et qu'il se grisait assez rapidement ; sa jactance ne connaissait plus de limites.

"Allons, je tiens mon homme, pensa le cher frère ; le jour qu'il me plaira, j'aurai le mot de l'énigme."

A partir de ce jour il ne resta rien de la froideur de ces derniers temps ; les bonnes relations d'autrefois recommencèrent. Pierre bien tranquille, maintenant, ne songeait plus qu'au bonheur de vivre et non aux questions indiscrètes que son frère lui avait récemment adressées. Jacques s'en souvenait, lui, et n'attendait que l'instant favorable pour les renouveler.

Ce moment approchait.

XV

Un mois s'était à peine écoulé que, par une brûlante après-midi de dimanche, Pierre Matrain rencontra Jacques à la Hotoie.

—Tiens, que fais-tu là ?

—Je prends un peu le frais ; dans les rues et les maisons, la chaleur est insupportable. Et toi ?

—Moi, je trotte depuis le déjeuner, et je rissole ; c'est à en tomber malade. Ce matin, ma femme est partie pour Doullens, voir une

de ses amies ; me voilà donc seul jusqu'à demain. Veux-tu partager ce soir mon dîner de garçon ?

Un éclair de joie brilla dans les yeux du brocanteur.

—Voilà, ma foi, une bonne idée, répondit-il, avec empressement, où allons-nous ?

—Chez moi.

—Qui s'occupera du dîner ?

—Je le ferai apporter du restaurant.

—Tu as réponse à tout.

—Peuh ! avec de l'argent, il n'y a qu'un mot à dire.

—Chançard, va !

—Quelle heure est-il ?

—Cinq heures.

—Nous dînerons à six ; je te promets un petit festin de Baltazar.

En attendant, allons prendre un verre de madère, cela nous donnera de l'appétit.

Les deux frères entrèrent dans un des nombreux cafés qui avoisinaient l'élégant jardin public et vidèrent, non un verre, mais plusieurs de la capiteuse liqueur. A six heures, on se mettait à table.

Pierre Matrain avait bien fait les choses ; le dîner, commandé à l'hôtel voisin, ne laissait rien à désirer ; chacun y fit honneur.

Le serrurier, qui avait, nous le savons, de bon vin en cave, tenait surtout à ce que son frère lui donnât, une fois de plus, son opinion sur sa valeur. Jacques Matrain s'exécuta de bonne grâce : c'est du velours, du nectar ; jamais aussi délicieuse liqueur avait approché de ses lèvres.

—J'ai meilleur encore, s'écria Pierre Matrain.

—C'est impossible.

—Tu vas voir.

Et le serrurier, tout fier des appréciations fraternelles, déboucha une nouvelle bouteille, remplit les verres jusqu'aux bords, et attendit, l'œil animé, le compliment souhaité.

Exclamations enthousiastes, louanges accentuées jusqu'au lyrisme, Jacques ne trouvait pas d'expressions assez fortes pour exprimer son admiration.

Si le brocanteur, avec une rouerie que chacun comprendra, ne buvait que du bout des lèvres, le serrurier, lui, avalait force verres de vin et ne cessait de renchérir sur son excellence. Sa cave, il le prétendait, du moins, était une des meilleures d'Amiens. Tout roturier qu'il était, il avait le goût aussi délicat que n'importe quel duc ou prince ; le bon vin, d'ailleurs, réjouissant le cœur de l'homme, il adorait le bon vin.

—Tu as mille fois raison, ajoutait Jacques Matrain : jouir de la vie quand on le peut, quoi de plus naturel ?

Cette dégustation, sans cesse répétée, avait produit son effet habituel ; Pierre Matrain était gris. Les fumées du vin le rendaient de plus en plus loquace et son frère, qui suivait avec une attention toute particulière les progrès de l'ivresse, pensa que le moment approchait où celle-ci allait lui permettre d'écarter le voile mystérieux qui lui cachait la cause de la subite fortune fraternelle.

On en était au café.

—Tiens, donne-moi du cognac, dit-il à Pierre, je ne veux plus entendre parler de ton vin, mes ressources ne me permettent pas d'en acheter de pareil.

—Goûte-moi cette eau-de-vie ; j'en ai de plusieurs qualités ; celle-ci est la plus commune.

—Comment, des eaux-de-vie aussi ?

—Qu'est-ce que je n'ai pas, mon vieux Jacques, pourrais-tu me le dire ?

Les petits verres de cognac et de fine champagne prirent successivement le chemin des verres de vin. Le brocanteur s'avouait impuissant à louer de si bonnes choses.

Pierre Matrain était ivre ; ses yeux hébétés ne voyaient plus les objets qu'à travers un nuage qui allait s'obscurcissant de plus en plus ; sa langue alourdie ne prononçait que difficilement les mots ; sa conversation elle-même, sans suite, sans cohésion, devenait fatigante à entendre ; la raison n'était plus là.

Jacques Matrain, les idées aussi nettes qu'en se mettant à table, poussa un soupir prolongé : "Enfin, murmura-t-il à voix basse, le moment est venu !..."

—Ah ! ça, maître Pierre, dit-il en riant, est-ce que tu as déjà sommeil ?

Le serrurier releva un peu la tête.

—Oui, un peu, il fait chaud ici, répondit-il en dodelinant de la tête, la journée a été brûlante et je suis fatigué.

—Va te coucher, alors.

—Quelle heure est-il ?

—Neuf heures.

—Peuh ! Je ne me couche jamais avant minuit.

—C'est l'heure de la bourgeoisie, celle qui a le sac, comme on dit.

—Ah ! oui... le sac, balbutia Pierre Matrain, n'ayant plus conscience de ses paroles : il fait bon avoir le sac... je l'ai, moi... non, c'est toi qui l'as... mais, je l'ai eu quand même...